



Association des amis du musée du Service de santé des armées au Val-de-Grâce

Bulletin N° 42- Décembre 2015

Rédacteur en chef : François Eulry

Sommaire

<i>Le mot du président</i>	1
<i>Le mot du rédacteur en chef</i>	2
<i>Vœux du Conseil d'administration</i>	2
<i>Lu pour vous</i>	2-3
<i>Brancardiers dans la Grande Guerre Louis Eulry, le brancardier musicien</i>	4
<i>À propos du buste de Hyacinthe Vincent Vanitas vanitatis</i>	5
<i>Don d'un tableau au Musée Portrait de Laurent Léon Castex</i>	6-7
<i>À propos du blog Service de santé des armées 1914-1918</i>	7
<i>Écho des colloques 2015-2016</i>	8
<i>Écho des expositions</i>	9
<i>Membres de l'AAMSSA à l'honneur</i>	11
<i>Musique au Val-de-Grâce</i>	12

Le mot du président

« Nous avons oublié à quel point l'état de paix demeure fragile, abrité derrière une mince pellicule de civilité. L'intensité de l'émotion qui nous saisit quand la violence et la barbarie font retour s'explique par cette longue accoutumance. Nous avons fini par penser que la paix était l'état naturel de la société. Il nous faut réapprendre à penser la guerre. »

JC Guillebaud, « Face au mal et à l'horreur, la force de l'esprit », *Réforme*, 19 novembre 2015.

Alors que notre armée combat ces hordes qui font fi de la vie des êtres humains, le Service de santé des armées, cette *armée qui soigne*, est sur tous les fronts intérieur et extérieur.

Que peut faire notre association dans ces moments douloureux et tragiques ? L'AAMSSA, un des pôles mémoriels du Service, se doit de faire connaître l'histoire de la médecine aux armées indissociable de celle de notre pays depuis plusieurs siècles. Elle s'inscrit dans une véritable histoire citoyenne. Cette action nécessite une association dynamique, aux adhérents nombreux et fidèles à nos activités, par exemple les conférences du Comité d'histoire. Avec l'ensemble du conseil d'administration, l'AAMSSA s'est ouverte vers l'extérieur. En 2015, le colloque sur le Service de santé aux armées durant la Grande Guerre a suscité un grand intérêt. Comme mon prédécesseur, j'ai entrepris pour des publics associatifs des visites du musée et de ce joyau du Grand Siècle, l'ensemble conventuel, que nous a légué la République de l'An II. L'AAMSSA est sollicitée en tant que conseil scientifique pour l'élaboration de deux colloques qui se tiendront en 2016 dont vous pouvez lire les annonces dans ce bulletin.

La devise de l'École de santé des armées *Mari transve mare, pro patria et humanitate, hominibus semper prodesse* résonne avec plus de force encore à la suite des événements dramatiques du 13 novembre 2015.

MGI (2s) Olivier Farret

Le mot du Rédacteur en chef

Le conseil d'administration de l'Association des amis du musée du Service de santé des armées m'a élu secrétaire général adjoint, chargé de la fonction de rédacteur en chef de notre bulletin biannuel – votre bulletin.

Je l'en remercie chaleureusement, sans oublier pour autant l'honneur qui m'est ainsi fait ni minimiser la difficulté de la tâche qui m'échoît et que j'ai acceptée avec joie.

Je voudrais d'abord saluer avec respect le travail de mon prédécesseur dans la fonction, le Médecin général inspecteur (2s) Maurice Bazot auquel cette publication doit tant, dans l'esprit et la forme, le choix des sujets et l'encouragement des auteurs : un ouvrage d'artiste, reflet éclatant de notre Val-de-Grâce, dont l'École abrite le musée du Service de santé des armées, propriété intellectuelle de tous.

Ce travail qu'il a réalisé lui-même depuis le début, en grande partie – plus de quarante numéros – mis en forme par Colette Larue, mérite d'être salué et son auteur remercié ainsi que l'équipe de rédaction.

Je vais tenter de suivre le chemin ainsi tracé, guidé par les échanges récents que j'eus avec mon prédécesseur, avec la volonté d'observer, de réfléchir puis, sans révolution aucune, d'ajuster ou modifier le bulletin, pour qu'il reste attractif et conforme à son esprit. Vos suggestions seront les bienvenues, vos articles aussi, car vous avez des choses à dire ou faire connaître. Je vous remercie par avance de votre aide.

MGI (2s) François Eulry

*Le président et les administrateurs
présentent aux membres de l'AAMSSA,
leurs meilleurs vœux
pour des fêtes chaleureuses
et pour une heureuse nouvelle année.*

Hans Carossa. Journal de guerre

Paris : Grasset ; 2014.

collection Les Cahiers Rouges.

Voici un récit d'à peine 140 pages. Publié en Allemagne en 1924 sous le titre de « Rumänisches Tagebuch », il couvre une courte période, septembre à décembre 1916. Il est réédité dans cette collection « Les Cahiers Rouges » aux publications si originales – pensons au formidable « Poilu » de Joseph Delteil, qui le fit chasser par Breton du mouvement surréaliste. C'est un récit de style



clair et précis dont la sobriété renforce le pouvoir émotionnel. Il est l'œuvre d'un médecin civil bavarois, écrivain renommé, mobilisé dans l'armée du Reich. Outre son périple en chemin de fer depuis la Somme où il cantonnait, jusqu'à la frontière entre Hongrie et Roumanie, il raconte ses activités de soins au service des combattants, ici de la guerre entre Magyars et Roumains. Les premiers étaient alliés des Allemands par leur appartenance à la double monarchie autrichienne et les seconds nos alliés. À côté des Remarque et des Jünger, en face – ou à côté – de nos Genevoix, Barbusse ou autres Dorgelès et Duhamel, Hans Carossa est original, non par ce qu'il vécut de la Grande Guerre, y compris le doute et l'espoir d'une paix rapide, que l'on retrouve chez les écrivains des deux côtés du front, mais parce que sa perception des choses de l'esprit et du cœur passe par son goût de la littérature, tandis qu'il puise celle des corps blessés dans son expérience médicale, comme faisait Duhamel, justement, entre plume et bistouri. Il est un fin connaisseur de Goethe et cela se sent dans les diverses expériences oniriques ou hallucinatoires qu'il vit à partir de faits précis de campagne ou des courriers de sa femme et de son petit Guillaume, si fier de lui écrire qu'il avait cueilli le vent entre ses petites mains et s'était attristé, en les ouvrant, de ne l'y point trouver. On voit ainsi Carossa à la fois dans et hors la guerre, dans et hors le réel. Mais quand il exerce son art, il ne manque pas de précision ni de générosité : on trouvera assez cocasse sa brève description de la séance de vaccination anti-typhoïdique collective (notre Hyacinthe Vincent aurait-il travaillé « pour le roi de Prusse » ?), celle de la découverte par ses hommes affamés d'un filon de fromage de Hollande ou la tête désolée du prêtre hongrois auquel les soldats roumains avaient subtilisé son vin de messe. Plus émouvante sont la brève rencontre de deux soldats allemands de régiments qui se croisent, un père et son fils, ou celle de l'aide médicale que Carossa exerce auprès des populations civiles hongroises. Nous sommes en pays de connaissance, n'est-ce pas ?

François Eulry

Strasbourg en guerre 1914-1918

Une ville allemande à l'arrière du front

Barr : Éditions Le Verger histoire ; 2014.

Richement illustré, cet ouvrage collectif fait une description détaillée de la situation militaire et sociale de Strasbourg en guerre, avec une large part aux sentiments partagés des strasbourgeois. Allemand depuis plus de 40 ans, Strasbourg constitue à l'époque un verrou indispensable à la défense de l'Allemagne, avec ses réserves, ses forts, ses hôpitaux.



Strasbourg en guerre 1914-1918
une ville allemande à l'arrière du front



La contribution qui leur est consacrée sous la signature de Denis Durand de Bousingen fera seule l'objet d'une synthèse.

Dès le mois d'août 1914, 38 « lazarets de forteresse » (*Festunglazarette*) accueillent malades et blessés. Ces hôpitaux militaires constituent avec les établissements civils réquisitionnés le dernier maillon de la chaîne d'évacuation (promulguée en 1907). Elle s'étire des opérations de ramassage des blessés aux hôpitaux de campagne situés près du front, puis aux hôpitaux de guerre plus spécialisés loin des zones de combat, enfin aux hôpitaux de forteresse et aux innombrables hôpitaux de réserve du territoire allemand.

L'article comporte une description détaillée et une carte de l'implantation des *festunglazarettes*, souvent au sein d'écoles réquisitionnées. Ils sont placés sous l'autorité du Dr Otto Schikert, médecin chef de la garnison, responsable des médecins d'active, de réserve et civils. Parmi ces derniers, les Pr Otto Madelung et Georg Ledderhose sont à la tête de « l'association des médecins de Strasbourg travaillant en médecine de guerre » ; les comptes-rendus des réunions de formation hebdomadaires qu'ils organisent sont publiés par le *Strassburger Medizinische Zeitung* (désormais précieuse source historique). Le personnel soignant associe infirmiers diplômés, religieuses, soldats mobilisés, les soignantes ayant l'interdiction d'approcher les prisonniers français. Toutefois, selon les médecins alsaciens de l'époque, les blessés sont correctement soignés, quel que soit leur camp.

À noter la réticence des pharmaciens strasbourgeois à aider l'armée allemande et le fait que certains médecins alsaciens aient choisi de rejoindre l'armée française : c'est le cas du Dr Jules Boeckel, chirurgien-chef d'un hôpital militaire à Lyon.

Au sein des *festunglazarettes*, l'activité est d'abord essentiellement chirurgicale. Avec la stabilisation du front, les malades prennent le relais alors que les blessés arrivent d'autres zones de guerre avec des retards préjudiciables aux soins, en particulier en ophtalmologie. En 1918, l'afflux de prisonniers de guerre roumains et russes et de malades atteints de

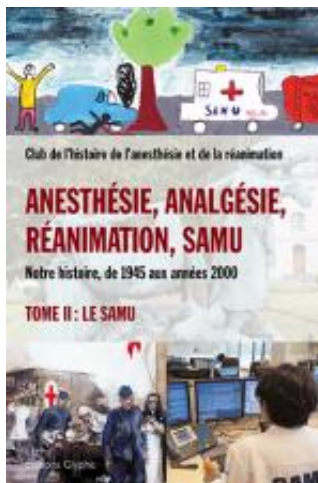
la grippe espagnole va déborder les capacités d'accueil des hôpitaux strasbourgeois, jusqu'alors de qualité. Toutefois, il existe un contraste entre les très bonnes conditions de confort et la fréquente pénurie de médicaments, chloroforme en particulier. Les séjours sont longs, particulièrement en psychiatrie où l'on traque les simulateurs, comme en ophtalmologie.

La dernière partie de ce chapitre est consacrée au témoignage de Robert Heitz, peintre et écrivain strasbourgeois. Infirmier à l'époque, il décrit la qualité de vie des soignants « planqués » du lazaret X, qui va radicalement changer en 1917, avec l'arrivée des Balkans de varioleux et la large diffusion du typhus et de la dysenterie.

Anesthésie, analgésie, réanimation, SAMU. Notre histoire, de 1945 aux années 2000

Paris : Éditions Glyphe et Biotem ; 2015.

Le Club de l'histoire de l'anesthésie et de la réanimation a été le concepteur et le réalisateur de cet ouvrage collectif. D'une lecture agréable, il associe la rigueur des exposés à l'anecdote, au témoignage et à l'Histoire.



C'est ainsi qu'est rappelée une nouvelle fois l'importance des guerres dans la genèse et dans le développement des progrès médicaux et des techniques d'urgence, de l'antiquité à nos jours.

Une large place est réservée à Ambroise Paré, à Dominique Larrey et à Pierre-François Percy, véritables précurseurs des SAMU.

Les deux guerres mondiales ont été la source d'avancées décisives dans les champs de

l'urgence et de la réanimation.

Durant la guerre d'Indochine, c'est la présence de réanimateurs près des zones de combat et l'emploi de l'hélicoptère.

Depuis, lors des opérations militaires extérieures (Afghanistan, continent africain, etc.), la mise sur pied de véritables chaînes d'évacuation sanitaire – de l'avant aux hôpitaux de la métropole – permet la survie de cas autrefois désespérés.

En France et à l'étranger, le modèle militaire a été transposé dans le civil.

Ainsi, la guerre de Sécession fut à l'origine de la spécialisation à la médecine d'urgence de médecins et d'infirmiers, expérience qui se traduit par la création à New York des ambulances de l'hôpital Bellevue. Ainsi, les SMUR et des SAMU, créations françaises s'inspirent de l'expérience des conflits passés. Créé en 1970, le Service d'aide médicale d'urgence s'inscrit dans l'évolution de la société pour une réponse coordonnée à l'urgence.

MGI (2s) Maurice Bazot

Brancardiers dans la Grande Guerre

Lors de la Grande Guerre, les brancardiers étaient attachés à leur régiment ou à la division, exposés à tous les dangers. Souvent désignés parmi les musiciens (Louis, ci-dessous) ou les prêtres comme Theilhard de Chardin, requis à titre permanent ou au coup par coup (musiciens des fanfares régimentaires), ils furent courageux, privés dans leur pratique du soutien et de l'aide des combattants ou du chef, mus par la seule conscience du devoir, intelligents, dévoués, développant une énergie surhumaine, doués d'initiatives individuelles. Ils pratiquaient les premiers soins avant relevage et transport en brancard ou à dos d'homme. Le monument de Gaston Broquet, lui-même ancien brancardier, leur rend un très bel hommage dans les jardins du Val-de-Grâce.

Le texte ci-dessous figure en partie au catalogue de l'exposition « *Mon violon m'a sauvé la vie. Destins de musiciens dans la Grande Guerre* » (Liénart éditeur, Paris) présentée du 20 juin au 31 décembre 2015 au musée de la Grande Guerre à Meaux (Commissaires : Georgie Durosoir ; Luc Durosoir).

Louis Eulry, le brancardier musicien

[...] Louis brancardait. L'objet de métal, projeté à pleine vitesse, lui coupa le souffle. Net. La douleur ne vint qu'après, un éclat comme fiché dans le cœur, qui lui rompa les os et les muscles. Le sifflement de l'acier s'acheva dans le geyser de l'explosion. De la terre obstruait sa bouche et ses narines : il étouffait. Il gisait au milieu des sanies purulentes de la troupe montée à l'assaut, puis éclatée au sortir des tranchées, ces boyaux béants qui couraient dans le sol glauque sous les obus. Ce couperet planté dans sa chair le saignait à blanc. Il l'avait pris dans la cuisse, brisée net par ce coup d'archet sur son fémur. Sa gorge le serrait, brûlante. S'en échappaient comme de l'enfer, des plaintes coupées de gémissements. Louis se retenait de crier : il savait que les cris mangeraient la force qui déjà lui manquait. N'en pouvant plus, il poussait un hurlement qui le soulageait un instant. Il en sortait épuisé. La douleur lui arrachait des râles sourds. À demi-conscient, il y percevait les basses d'un violoncelle aux cordes mal tendues. Leurs harmoniques balayaient nos lignes dans la cacophonie ambiante, ondulant sur le chaos du relief. Elles s'y gonflaient puis s'y vidaient, enflaient à nouveau et mouraient dans leur propre silence : « deuxième suite de Bach ! », il délirait. Dans la confusion des cris, Louis revenait à lui. Il entendait les hurlements des autres blessés qui répétaient les siens comme un écho. Il devinait son propre halètement, son souffle court et son cœur qui bringuebalait. Son pouls qu'il tâtait de ses doigts fébriles, tenait bon.

C'étaient les ordres, les musiciens étaient mobilisés comme aide-infirmiers : Louis était brancardier.

Septembre seize, il venait de Verdun. [...] Il rejoignait la Somme où l'on bataillait dur. Ces combats avaient une clé : l'exécution de l'ignoble partition entre le sol resté ici à la patrie et là, de l'autre côté, le territoire qu'occupaient les Uhlans. Nos rangs et les leurs s'alignaient comme les parallèles d'un cahier de musique. Les « barbares », pour se donner courage, vociféraient sans mesure sur la portée d'en face, camouflant leur peur derrière ces chienneries de haine. [...] Des deux côtés du monde, dans des mouiroirs symétriques, des esclaves usant de langues opposées, se criaient les mêmes maux. Un silence fracassant succédait aux tirs, brisant net l'allure farouche de ces morts en sursis. Leur arrogance évanouie [...]

ils n'étaient plus que des mimes réduits à des fantômes, des marionnettes redevenues chiffons.

Cloué dans son cercle de boue, Louis vomit sa douleur. Il poisse des suintements fétides que répandent sous lui ses chairs mortes. Dans la puanteur des corps en lambeaux, il reste droit sur son tronc, la fesse sanglante. Les jambes lui manquent pourtant, une à demi arrachée. Il flotte jusqu'à la nausée. Ne pas sombrer. Il s'arc-boute sur son coude et empoigne le manche de son violon. Ses doigts se crispent sur la touche d'ébène. Il écrase son menton sur les arrondis d'éclisses, l'œil sur les essences qui creusent le bois : « comme le f de l'alphabet » disait son père luthier. Ne plus hurler, se raidir, s'accrocher. N'être qu'un avec l'instrument tenu serré. Pousser l'archet vengeur, en écraser le crin sur les cordes intactes : elles au moins, sont restées vibrantes. Et passer sur la brûlure qui le ronge, le baume d'une musique fabriquée de ses mains, dans l'atelier de sa jeunesse. Vingt-quatre heures durant, au fond du fossé, ne rien dire, ni sa souffrance, ni sa douleur ; juste les positions ennemies au frère fantassin qui passe au-dessus de lui. Car il le voit trembler, là-haut, sur son chemin de crête dégoulinant de pluie, de boue et des humeurs de mort qui emportent la vie des compagnons, ceux qui ne verront plus les oiseaux migrateurs ni le soleil fuir la baie de Somme et échapper à la folie des hordes meurtrières.

Pendant des heures il pousse le vibrato des cordes, luttant contre le tintamarre qui l'abrutit. Il est seul à entendre sa musique, elle le protège du vacarme : claquements d'armes sonnantes comme des cymbales ; roulements de tambour des canons à la ronde ; sifflement des obus ; cris extirpés à la baïonnette comme on tire des sons à l'anche des hautbois ; hurlements des corps mutilés ou râle des soldats éventrés. Dans le soupire expiratoire d'un moribond, il perçoit le souffle d'une clarinette : l'*andante* du Quintette en la, qu'ébauche un brancardier, un autre lui-même dont Louis ne sait pas s'il est lui ou son double.

[...] Après qu'il s'est vidé de ses forces, incapable d'en plus tirer le moindre son, Louis étreint des heures le corps de son violon : on le ramassera inanimé, recroquevillé sur l'instrument (...).

*Extrait de « Le brancardier Louis »
In Stress et trauma, 2006, 6 (3) : 187-190
par le MGI (2s) François Eulry*

À propos du buste de Hyacinthe Vincent

Vanitas vanitatis...

Si l'Armée n'est plus véritablement « la grande muette » en cette époque qui prône la communication, la très grande majorité de ses membres répugnent encore à se laisser hisser, *de leur vivant*, sur le pavois. Toute transgression, même involontaire, laisse parfois des traces durables.

Un exemple :

Cinq janvier 1946 : en cet îlot du Val-de-Grâce, le professeur Hyacinthe Vincent, alors âgé de 84 ans, inaugure la salle qui porte son nom¹ au terme d'une cérémonie mémorable consacrée à son jubilé². Dans le fond, à l'arrière-plan, un buste du savant, dû au sculpteur Pierre Honoré.

Vincent, pour ceux qui ne connaissent de lui que l'angine qui porte son nom, est une célébrité. La citation à l'ordre de la nation dont il a fait l'objet le 28 décembre 1945 est revêtue de la signature de Charles de Gaulle. Elle est ainsi libellée : « Membre de l'Institut et de l'Académie nationale de médecine, illustre savant dont la gloire universelle projette sur la science française un éclat toujours plus vif. En 1915, alors qu'une redoutable épidémie menaçait de compromettre le sort de nos armes, a sauvé l'armée française grâce à la vaccination anti-typhoïdique. Par ses fécondes études et ses découvertes en médecine préventive et plus particulièrement dans la lutte contre la fièvre typhoïde et la gangrène, il s'est acquis des droits incontestables à la reconnaissance du pays tout entier ».

Faisant abstraction du contexte de la cérémonie, l'ironie du contempteur supplante parfois l'admiration légitime portée à l'un des grands maîtres de l'École du Val-de-Grâce. Membre de l'Académie des sciences, Pierre Douzou qui professa ici même, en apporte un exemple³. « Dans les années cinquante écrit-il, le laboratoire du Val-de-Grâce, vétuste, est le produit de l'aménagement approximatif des écuries qu'a utilisées Hyacinthe Vincent en 1914-1918 pour abriter des chevaux dont le sérum sanguin sauvera des milliers de vies. Les chevaux ont disparu, mais Vincent est toujours là, statufié devant l'entrée du laboratoire. On dit qu'il y tenait beaucoup, n'ayant pas prévu l'outrage des pigeons dont il vient parfois constater les dégâts.

¹ L'actuelle "salle Lévy" (à l'époque "salle des maquettes" , le musée étendant également son emprise sur le présent amphithéâtre Rouvillois).

² Edmond Blaesinger : *Quelques grandes figures de la chirurgie et de la médecine et pharmacie militaire* (Librairie A. Blanchard, 1952).

³ Pierre Douzou : *Vous cherchez quoi au juste ?* (Odile Jacob, 1994).

(Dans sa dédicace, l'auteur espère "que l'on percevra l'affection qu'il porte au Service de santé, malgré son irrévérence")

Le vieillard cassé se plante devant le héros altier mais couvert de fientes. Il soupire sur la fuite du temps. Il est ulcéré que souris et lapins aient remplacé ses belles montures et me donne l'image d'un esprit chagrin.

« La gloire est bien cet oiseau de malheur qui frôle les élus de son aile amère ».

Une sculpture itinérante...

Lors de la restauration du Val-de-Grâce, ces laboratoires ont été détruits et la statue de Hyacinthe Vincent provisoirement placée dans les réserves. Fruit d'une longue gestation⁴, un nouveau bâtiment était inauguré le 10 octobre 1990. Il abritait le laboratoire de chimie-toxicologie-expertise et le laboratoire de bactériologie qui recevait le nom de Hyacinthe Vincent. Placé à l'entrée de ce dernier, son buste retrouvait une place légitime.

Après à peine quinze années d'existence, ces laboratoires aux équipements remarquables étaient fermés pour une totale restructuration⁵. Le buste de Vincent allait une fois de plus rejoindre les réserves du musée...

Ces locaux sont voués désormais à la formation. Les fidèles auditeurs des séances du Comité d'histoire y trouvent chaque trimestre le meilleur accueil.

MGI (2s) Maurice Bazot



⁴ Dès 1977, le pharmacien général Meunier avait jeté les prémices d'une reconstruction prévoyant l'abandon du site historique du laboratoire de chimie (de part et d'autre du château d'eau des religieuses) pour une installation dans un bâtiment moderne dont le permis de construire, refusé à plusieurs reprises, fut acquis de "haute lutte" grâce à l'obstination du MGI Charles Laverdant.

⁵ Le 1er septembre 2005, pour une mise en travaux d'une année.

Don d'un tableau au Musée

Laurent Léon Castex 1824-1883 - Histoire d'un tableau peint par A. Dehodencq

**Don de Monsieur Gérard Castex, membre de l'AAMSSA,
au nom de la famille Castex au Musée du Service de santé des armées**



Le docteur Laurent Jean Léon Castex est né le 10 mai 1824 à Aspet en Haute Garonne. Il est le fils de Paul Castex et de Marie Samatan natifs d'Aspet et issu d'une famille implantée dans le Sud-Ouest depuis des générations (artisans, petits propriétaires terriens...). Passionné de médecine, il est admis le 16 novembre 1844 comme chirurgien élève à l'hôpital militaire d'instruction de Lille. Il est nommé ensuite à l'hôpital de perfectionnement du Val-de-Grâce puis à Toulouse avec le grade de chirurgien sous-aide.

Envoyé en Algérie en 1851, il exerce à l'hôpital militaire de Sétif. Nommé médecin aide major de 2^e classe au 4^e bataillon de chasseurs en 1853, il est ensuite affecté dans les hôpitaux de la division d'Oran, puis à Tanger (Maroc) en 1856, en mission près du consulat général de France ; il y restera pendant six ans. Ce séjour sera déterminant pour lui ; il rencontrera Alfred Dehodencq, artiste peintre, devenu son ami. Promu médecin major de 2^e classe en 1862,

il retourne à Oran en juillet 1862¹. Léon Castex se marie le 7 janvier 1863 avec Madeleine Summaripa ; de cette union naîtront trois enfants dont Edmond Castex, futur professeur à la Faculté de médecine de Rennes et médecin radiologue au Val-de-Grâce pendant la Première Guerre mondiale. À partir de 1866, il exerce également dans les hôpitaux militaires de Tlemcen et Arzew et sera nommé médecin major de première classe en 1869.

En août 1870, alors que la guerre franco-prussienne fait rage en Alsace, le docteur Castex est affecté à l'Armée de Paris, hôpital Saint-Martin puis en novembre 1870 à l'Ambulance de Vincennes en tant que médecin major en chef. En février 1871 il sert à l'Ambulance du Quartier Général du 2^e corps d'armée (2^e armée de la Défense nationale) puis à l'Ambulance de l'école Colbert. En mai 1871, il est affecté à l'hôpital sous tente du Petit Trianon dans le parc du Château de Versailles. Pendant ces mois de guerre et lors du siège de Paris, il adresse de nombreuses lettres par ballons montés à son épouse restée à Alger. Il y raconte les épreuves endurées par la population et par l'armée, notamment la famine et le froid, particulièrement pendant le rude hiver 1870-1871. Avec le retour de la paix, il est nommé successivement dans les hôpitaux militaires de Versailles, Rambouillet et Saint-Germain. Après plus de 29 années de services dont 22 mois de campagne (Algérie, guerre franco-prussienne), Léon Castex se retire en 1879 à Montpellier où il décède le 1er août 1883 à l'âge de 59 ans.

Léon Castex est promu Officier de la Légion d'honneur par décret du 7 février 1871. Il est Chevalier de l'Ordre de Charles III d'Espagne et titulaire de la Médaille d'or de première classe pour son action face à une épidémie de choléra et de typhus en 1867 et 1868 en Algérie.

¹ Extrait du courrier adressé au docteur Castex par le consul de France à l'occasion de son départ de Tanger pour Oran :

« Vous emportez avec tous les regrets de la Mission ceux d'une population à qui vous avez constamment prodigué vos soins, qui vous aimait et qui vous conservera longtemps un souvenir d'estime et de profonde reconnaissance ».

Le portrait du Docteur Léon Castex par Alfred Dehodencq

Ce portrait (60 x 49 cm) signé par Alfred Dehodencq, signé AD (souligné) porte au bas du tableau la mention : « au docteur Castex, son ami ». Léon Castex est représenté en uniforme avec le fond de la toile un décor évoquant un paysage méditerranéen.

Les circonstances dans lesquelles le Dr Léon Castex et Alfred Dehodencq se sont connus restent ignorées, mais il est certain que le portrait a été exécuté pendant la période « marocaine », plus précisément à Tanger où ils se sont rencontrés. C'est d'ailleurs ce qu'indique un billet retrouvé au dos du tableau et rédigé par Louise Lamorre Castex (1869-1943), belle-fille de Léon Castex².

Celle-ci, artiste peintre, ancienne élève de l'académie Julian, a réalisé dans les années 1920 une copie du tableau que le musée détient dans ses réserves depuis 1950 par suite d'une première donation de la famille.

Alfred Dehodencq est né à Paris en 1822 ; étudiant à l'École des Beaux-Arts, il est l'élève de Léon Cogniet, professeur de peinture d'une grande renommée. Marqué par la révolution de 1848, au cours de laquelle il est blessé, il fait un long séjour en Espagne où il s'imprègne des œuvres de Velasquez et de Goya. En 1853, il a la révélation du Maroc où il séjourne pendant neuf ans, jusqu'à son retour en France en 1863.

² Transcription du billet collé au dos du tableau :

Portrait du Dr Léon Castex 1824-1883, *médecin principal de première classe, décédé à Montpellier.*

Ce portrait a été exécuté au Maroc, alors que le Dr L. Castex avait été envoyé comme attaché à la mission. Il y avait connu Alfred Dehodencq (manque un mot) qui était son ami et avait fait de lui ce portrait.

Alfred Dehodencq, né à Paris le 23 août 1822, mort dans cette ville le 7 février 1882.

Entre chez Leon Cogniet en 1839.

Exposa pour la première fois en 1844.

Médaillé en 1846.

En 1848, prend part aux journées de juin. Blessé, il part pour les Pyrénées.

De là, il passe en Espagne et ensuite au Maroc.

Il a exécuté dans ces deux pays des toiles qui le classent comme un des plus puissants orientalistes et comme un des coloristes les plus suggestifs.

Le Luxembourg a possédé la course des taureaux, aujourd'hui au musée de Pau.

Le musée de Poitiers garde sa fête juive au Maroc.

Le Dr Léon Castex était le père du Dr Edmond Castex né à Tlemcem en 1869 décédé à Rennes en 1931. Médecin radiologiste qui a donné sa vie à la science et ne laisse que des regrets.

Une étude de ce portrait a figuré à l'exposition coloniale en 1931, nous ne savons à qui elle appartient.

Il s'installe à Cadix avec sa femme et ses enfants tout en faisant des séjours à Tanger. Au cours de cette période, il réalise ses tableaux les plus connus, inspirés de scènes de la vie quotidienne tels que *L'exécution d'une juive marocaine*, *La justice du Pacha* (musée Saliès, Bagnères-de-Bigorre), *La noce juive* (musée national des beaux-arts, Alger) et *La fête juive à Tanger* (musée Sainte-Croix, Poitiers). De retour à Paris, il abandonne progressivement les sujets orientalistes. Parmi ses œuvres les plus célèbres, citons *Les adieux de Boabdil*, émouvante composition sur le dernier roi de Grenade, conservée au musée d'Orsay avec trois autres de ses tableaux. Ses contemporains se détournèrent de sa peinture, jugée sans doute trop romantique.

Alfred Dehodencq, Chevalier de la Légion d'honneur finit sa vie dans la pauvreté et mourut en 1882. Une rue de Paris porte son nom.

Gérard Castex,
Arrière-petit-fils de Léon Castex.

À propos du blog

" Service de Santé des Armées 1914-1918 "

Nous rappelons à nos lecteurs l'existence de ce blog dédié à l'évocation de l'action du Service de santé des armées pendant cette période particulièrement tragique de notre histoire.

Il ne s'agit pas là de la « grande histoire » largement commentée depuis longtemps dans de très nombreux ouvrages, mais de celle beaucoup moins connue mais plus émouvante qui a été vécue quotidiennement par les plus humbles et ceux qui ont payé le plus lourd tribut : brancardiers, infirmiers, médecins de bataillon ...

Depuis le mois d'août 2014, ce blog d'une grande originalité, particulièrement riche en documents inédits, présente chaque jour de nouvelles photos, des récits d'auteurs célèbres aussi bien que des témoignages méconnus griffonnés à la va-vite sur de petits carnets, des informations sanitaires sur les troupes alliées, des liens avec des sites français et étrangers particulièrement remarquables.

**Si vous ne l'avez déjà fait,
ne tardez pas
à
visiter ce blog,
vous y inscrire,
le partager**

MGI (2s) Jean Timbal

Colloques 2015-2016

Colloque

« Premières attaques chimiques : 1915-1918 de la surprise à la riposte »

Le 23 septembre 2015, à l'École du Val-de-Grâce, se tint le colloque de l'Institut de recherche biomédicale des armées sur le tournant que fut l'emploi des toxiques de guerre dès 1915.

En 1914, l'empire allemand, titulaire de cinq prix Nobel de chimie, cinq de physique et quatre de médecine, possède une industrie puissante (chimie, armement). En 1911, Guillaume II fonde le « Kaiser Wilhem Institut » dirigé par Fritz Haber qui avait obtenu (1908), 100 ml/heure d'ammoniac par catalyse de synthèse à partir d'azote et d'hydrogène atmosphériques, permettant la synthèse du nitrate d'ammonium (engrais et poudre pour munitions).

La bataille de la Marne entraîne la guerre de position. En octobre 1914, von Falkenhay, nouveau chef d'état-major allemand, exige de Duisberg, directeur de Bayer, et de scientifiques dont Haber et trois prix Nobel (Nernst, Fischer, Willstätter), une solution permettant la progression allemande. Haber sait que des toxiques dérivés de colorants (chlore, phosgène) provoqueraient une asphyxie de masse, projet incompatible avec la Convention de Genève de 1907. Mais von Falkenhay autorise au front l'usage expérimental de toxiques. Lacrymogène conditionné en obus, le bromure de xylyle est utilisé (front russe, janvier 2015), mais se solidifie au froid dès libération et tombe en poussière.

Les Allemands utilisent 150 tonnes de chlore (22/04/15, 17 heures) à 10 km d'Ypres, faisant 800 à 1 400 morts, 2 à 3 000 intoxiqués. En juin 1915 l'obus français de tétrachlorosulfure de carbone (gaz suffocant) est prêt. Les Anglais utilisent les gaz (25/09/1915) près de Lille. Les Français lancent leur première attaque au chlore, phosgène et chloropicrine le 1^{er} février 1916. À l'armistice, on comptera 409 attaques chimiques par agents plus toxiques et persistants (ypérite).

PGI (2s) Claude Renaudeau

Colloque « Grande Guerre » 2016 Le soutien médical des contingents d'Outre-mer dans la Grande Guerre

École du Val-de-Grâce, le jeudi 17 mars 2016

Colloque organisé conjointement par l'Académie des sciences d'Outre-mer (ASOM) et l'AAMSSA.

Poser la question du parcours de soins des soldats d'outre-mer venus se battre pour la France au cours du premier conflit mondial, c'est implicitement se demander si leur parcours de soins a été différent de celui du « Poilu », du « Marsouin » et du « Bigor », des soldats issus des provinces françaises. La question se complique quand on découvre que le Service de santé des troupes coloniales (S.S.T.C.) a eu au cours de la guerre la responsabilité sanitaire non seulement des tirailleurs « indigènes » mais encore celle de tous les travailleurs « indigènes » venus de l'Empire colonial pour participer à l'effort de guerre. (Louis-Armand Héraut, administrateur de l'AAMSSA)

Cette journée réunira les personnalités les plus compétentes pour tenter de répondre à un certain nombre d'interrogations : Quelles étaient les spécificités des pathologies rencontrées ? Leur prise en charge différait-elle de celle des troupes métropolitaines ? Quelles étaient les soins prodigués lors des engagements loin de la métropole ?

Olivier Farret

Les secours aux blessés, un héritage : 1916-2016... Verdun Terre de Santé

Verdun, vendredi 7 et samedi 8 octobre 2016..

Verdun Terre de Santé sonne comme un paradoxe. Ce champ de bataille et de souffrance a vu mourir des milliers de soldats. Il a été aussi le lieu où s'est organisée, durant de longs mois, l'efficacité de la prise en charge des blessés et de leur traitement. Au XXI^e siècle, le domaine civil est-il l'héritier de ces grands principes de l'organisation des services de secours et de santé ? Ce colloque tentera de répondre à cette grande question.

Ces journées seront complétées par des expositions de matériels, des démonstrations de la prise en charge des blessés et des visites du champ de bataille.

L'AAMSSA sollicitée en tant que conseil scientifique a participé à l'élaboration des thématiques du programme de ces journées.

« Le colloque se tiendra sous l'autorité de deux présidents d'honneur : le général d'armées Ract-Madoux, gouverneur des Invalides et le médecin général inspecteur (2s) Olivier Farret président de l'association des Amis du musée du Val-de-Grâce ».

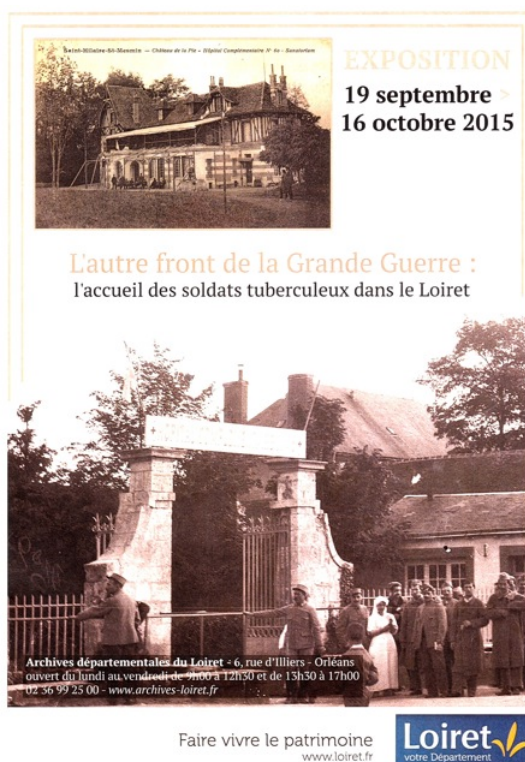
Écho des Expositions 2015

L'autre front de la Grande Guerre : l'accueil des soldats tuberculeux dans le Loiret

Orléans, 19 septembre - 16 octobre 2015

Le sujet a été peu étudié dans l'historiographie de la Grande Guerre. Les prospections menées par Jean François Montès tant dans les archives communales et départementales que dans celles des hôpitaux et du Service de santé des armées (Val-de-Grâce) ouvrent à cet égard de nouvelles perspectives sur la prise en charge sanitaire des soldats tuberculeux. « L'évacuation de plus en plus abondante de militaires tuberculeux des troupes en campagne a déversé sur le territoire [...] un flot croissant de tuberculeux ». (MGI Sieur). Entre janvier 1915 et décembre 1917, tout un corpus de circulaires va organiser l'ensemble de la chaîne de prise en charge du militaire tuberculeux. À partir d'août 1915, le système de lutte antituberculeuse est structuré autour de 48 hôpitaux sanitaires régionaux (8 000 lits) et 32 stations sanitaires (2 000 lits). S'y ajoutent les comités départementaux d'assistance aux anciens militaires tuberculeux.

Le département du Loiret (5° R.M.) est un département situé immédiatement derrière la zone des armées. Sur le plan sanitaire, quatre établissements hospitaliers disposent de salles militaires : Orléans, Gien, Montargis et Pithiviers. De 1915 à 1920, le bâtiment « Sabatier » de l'hôpital d'Orléans accueillera 485 tuberculeux militaires, 122 y décéderont. Parmi les « acteurs médicaux », le docteur Paul Cantonnet y joue un rôle fondamental. Médecin parisien, spécialiste de la tuberculose, il est nommé afin de créer les structures sanitaires pour l'accueil des tuberculeux dans le Loiret. En 1917, affecté pour ordre à l'hôpital du Val-de-Grâce, il est mis à la disposition de Justin Godart et se consacre à l'ensemble des questions sur la tuberculose. Pendant la guerre, d'autres structures sanitaires sont créées dans le département. L'hôpital sanitaire n°1 de Melleray et ses annexes ont une capacité de 240 lits. La moyenne mensuelle d'occupation par les militaires tuberculeux est de 220, voire 260 en 1918. L'hôpital sanitaire n°2 de Chuelles et son annexe, ont une capacité maximale de 100 lits. La station sanitaire de La Chapelle-Saint-Mesmin, hôpital complémentaire n°38, possède 40 lits.



La conférence de Jean-François Montès a réuni plus de soixante participants. Reprenant l'ensemble des thèmes évoqués dans l'exposition, l'orateur a mis l'accent sur les différentes étapes de l'histoire des établissements créés pendant la guerre. Il a insisté sur le rôle majeur du département du Loiret pendant le conflit. Véritable nœud ferroviaire, Orléans était en capacité de recevoir les malades tuberculeux des établissements du camp retranché de Paris voire de la zone des armées et d'en assurer la ventilation vers les zones plus éloignées. Évoquant un véritable « triage médical », les patients étaient répertoriés entre ceux qui avaient peu de chances de survie et ceux

qu'on pouvait espérer sauver. Ces derniers étaient ensuite dirigés vers les stations sanitaires. Dès 1919, une série de mesures connue sous le nom de « Loi Honorat » était décrétée pour bâtir des sanatoriums, une priorité nationale. La station sanitaire de La Chapelle-Saint-Mesmin devenait le sanatorium départemental avec 200 lits. En 1920, des tuberculeux de guerre se regroupaient afin d'améliorer leur sort et d'obtenir un élargissement et une revalorisation de leurs pensions. En 1921, était créée la Fédération Nationale des Blessés du Poumon.

Jean-François Montès est archiviste, administrateur de l'AAMSSA,

L'ouvrage électronique consacré aux tuberculeux militaires pris en charge dans le Loiret durant la Grande Guerre sera mis en ligne en décembre 2016 sur le site des Archives départementales du Loiret.

Olivier Farret

Derniers jours pour cette exposition

Le commissariat de l'exposition est assuré par Georgie et Luc Durosoir qui est le fils de Lucien Durosoir. Ancien du Service de santé des armées, professeur agrégé du Val-de-Grâce, il est biologiste des hôpitaux des armées et exerça en particulier à l'HIA Bégin. Madame Georgie Durosoir est musicologue, professeur émérite de l'université Paris-Sorbonne.

Deux points de vue

Lucien Durosoir (1878-1955) est l'un des plus grands violonistes français au début du XX^e siècle.

Mobilisé en 1914, il sera tout au long de la guerre brancardier puis colombole, mais surtout, son talent musical va l'amener à faire partie, à la demande du Général Mangin, d'un quatuor de musique de chambre rassemblant notamment André Caplet (alto) et Maurice maréchal (violoncelle).

Une situation exceptionnelle sur le front qui l'amènera à écrire dans une de ses lettres : « mon violon m'a sauvé la vie ».

Après la guerre, Lucien Durosoir ne se produit plus, mais compose. Sa musique a été retrouvée il y a dix ans par son fils. Le Durosoir compositeur, totalement méconnu, est donc une découverte majeure dans l'histoire de la musique française du XX^e siècle.

Cet incroyable destin, est le fil rouge de l'exposition 2015 du Musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux. Celle-ci abordera à travers une sélection de portraits de musiciens issus des différents pays belligérants, comment le conflit a pu influencer leur rapport à la musique. Vie fauchée ou transformée par la mutilation, composition nourrie du fracas et du chaos de la guerre, silence assourdissant témoin du traumatisme de l'expérience... sont les conséquences immédiates d'un art confronté à la destruction.

Une évocation de la musique face aux différents conflits du XX^e siècle, permettra comme toujours au Musée de la Grande Guerre de créer un lien entre hier et aujourd'hui.

Olivier Farret



Cette exposition très originale permet de retrouver compositeurs et grands interprètes, souvent internationaux. L'un de ceux-ci, Lucien Durosoir, se consacra après la guerre uniquement à la composition, en toute discrétion par choix personnel, comme s'il cachait son besoin de faire de l'indicible une œuvre musicale : « sa boulimie d'écriture, au sens écrire de la musique, me semble avoir été un moyen de se libérer », dit Luc Durosoir de son père dans le catalogue de l'exposition. On est ici à l'opposé de Georges Semprun qui mit des décennies à écrire sur sa déportation, craignant la mort par l'écriture comme le dit son récit « l'écriture ou la vie ». L'exposition et son catalogue (Lienart éditeur, Paris) apportent un témoignage particulier de ce que la guerre bouleverse chez les hommes qui la font pour ne pas la subir. A suivre le

fil, on croit entendre des Caplet ou ces « musiciens du général Mangin » : Durosoir, Maréchal, Magne et Cloëz ; eux, d'autres et tous les musiciens mobilisés, en fanfares ou orchestres de chambre, chassant leur souffrance à grands coups d'instruments. C'est ce que la musique a de miraculeux ou de surnaturel, presque transcendantal disent certains, face à la douleur et à l'effroyable. Ce violoncelle de Marcel Maréchal, par exemple, fait de boîtes de munitions et touchant à l'Art des tranchées, a quelque chose de déterminant, comme l'est aussi le "Genève" de Lucien Durosoir ... L'ensemble démontre cette volonté de s'accrocher à la musique pour s'attacher à la vie, comme les notes à leur portée.

François Eulry

Au Musée de la Grande Guerre.
Rue Lazare Ponticelli, 77100 Meaux

Membres de l'AAMSSA à l'honneur

Inauguration de la place Valérie André à Brétigny-sur-Orge



La ville de Brétigny-sur-Orge possède une longue et riche histoire aéronautique. Le panneau indicateur à son entrée ne précise-t-il pas qu'il s'agit du « Berceau de l'aviation ». Plus d'une vingtaine de rues, avenues, places, établissements portent le nom d'aviateurs et aviatrices célèbres, pilotes d'essai, pilotes de guerre, ingénieurs, industriels.

Depuis le 16 mai 2015 vient s'y ajouter celui d'une personnalité des plus prestigieuses du Service de santé des armées, Madame le Médecin général inspecteur Valérie André. Son nom a été en effet attribué à une nouvelle place récemment aménagée devant l'entrée de l'ancien Centre d'Essais en Vol (CEV), devenu l'entrée de l'Institut de recherche biomédicale des armées (IRBA).

La cérémonie s'est déroulée sur cet emplacement particulièrement emblématique du passé de la ville en sa présence, celle de Nicolas Méary maire de Brétigny, d'André Santini député-Maire d'Issy-les-Moulineaux, de Christiane Lecoustey adjointe au maire de Brétigny et initiatrice du projet, du MGI Felten directeur de l'IRBA et de son prédécesseur le MGI Garin.

L'Association des amis du musée du Service de santé des armées se réjouit de cette nomination qui, en la personne de madame le MGI Valérie André dont nul n'ignore la brillante carrière, fait honneur au Service de santé des armées.

Jean Timbal

La Grande Guerre à la Fédération des clubs de la Défense

Du 6 au 8 novembre 2015, la fédération des clubs de la Défense tenait son 66^e Salon national de Peinture et de Sculpture et son 21^e Salon national des Photographes amateurs des armées, dans les salons du Gouverneur militaire de Paris, à l'Hôtel National des Invalides. Le salon présentait 270 œuvres.

Un jury établit un palmarès des meilleurs œuvres exposées dans différentes catégories dont une « Sélection Centenaire 14-18 ».

Cette année
Marie-Hélène
Candau-Gargallo
a obtenu ce prix pour son
œuvre « 14/18 ».
M.H. Candau-Gargallo est
cadre infirmier Supérieur du
SSA (er), membre de
l'AAMSSA et de la CSAG
de Toulouse,



Sur un tableau mêlant collages et aquarelle, l'artiste a su créer une atmosphère et nous transmettre un message de mémoire du passé toulousain et national.

L'AAMSSA l'en remercie et lui adresse ses sincères félicitations.

Musique en l'église du Val-de-Grâce

La Saison 2016 est organisée par "Musique au Val-de-Grâce", Sous le haut patronage du ministre de la Défense. Avec l'aide de la Direction centrale du Service de santé des armées, de l'École du Val-de-Grâce, de la direction de la mémoire, du patrimoine et des archives du ministère de la Défense, des Éditions Le Chant du Monde, et la participation du Musée du Service de santé et de l'Aumônerie catholique de l'hôpital du Val-de-Grâce.

Tradition et Modernité	
Concerts du samedi soir	XXIII^e saison d'orgue
<p>Samedi 2 janvier 2016 - 18h30 "La providence des soldats" <i>Naissance, il y a 250 ans, de Dominique-Jean Larrey, chirurgien en chef de la Grande Armée précurseur de la médecine d'urgence.</i> Musique de l'époque de l'Empire et autour des campagnes napoléoniennes : Méhul, Ariaga, Mozart, Berlioz, Rossini... Avec Hervé Désarbre, orgue, Bertrand Giraud, piano • Ensemble vocal Chapelle-Musique du Val-de-Grâce, Etienne Ferchaud, direction.</p> <p>Samedi 6 février 2016 - 18h30 "La Voie sacrée" <i>Centenaire de la bataille de Verdun.</i> Œuvres de compositeurs ayant participé à cette bataille, ou ayant écrit en sa mémoire : De la Presle, Ravel, Debussy, Willscher, Stephan... Avec Hervé Désarbre, orgue • Orchestre à cordes de la Garde républicaine.</p> <p>Samedi 5 mars 2016 - 18h30 "Le mystérieux baiser dans l'œil" <i>150 ans de la naissance d'Erik Satie.</i> Œuvres vocales et instrumentales de Satie et de ses amis, Auric, Tailleferre, Milhaud, Durey, Poulenc, Sauguet... Avec Hervé Désarbre, orgue • Ensemble vocal La Chapelle-Musique du Val-de-Grâce, Ian Curror, direction.</p> <p>Samedi 2 avril 2016- 18h30 "To be or not to be" <i>Quatrième centenaire de la mort de William Shakespeare.</i> Œuvres du XVI^e siècle à nos jours, autour de Shakespeare : Vaughan-Williams, Prokofiev, Bridge, Mendelssohn, Shakespeare... Avec Hervé Désarbre, orgue • Ensemble vocal La Chapelle-Musique du Val-de-Grâce, Étienne Ferchaud, direction.</p> <p>Samedi 30 avril 2016 - 18h30 "La perfection inaccessible" <i>350 ans de la mort de François Mansart, architecte du Val-de-Grâce.</i> Œuvres autour de l'architecture : Dufay, Bach, Jenkins, Gabrieli... Avec Avec Benjamin Pras, orgue • Ensemble vocal La Chapelle-Musique du Val-de-Grâce, Etienne Ferchaud, direction.</p> <p>Samedi 4 juin 2016 - 18h30 "En allant à Pampérigouste" <i>150^{ème} anniversaire des Lettres de mon moulin, d'Alphonse Daudet.</i> Œuvres autour des thèmes des Lettres : Ladmirault, Cholley, Reuchsel, Périssas, Campo, Chostakovitch... Hervé Désarbre, orgue • Ensemble vocal La Chapelle-Musique du Val-de-Grâce, Etienne Ferchaud, direction.</p>	<p>Dimanche 3 Janvier - 17h30 Orgue Françoise Masset, soprano, Georges Guillard, orgue</p> <p>Dimanche 5 Février - 17h30 Orgue À préciser</p> <p>Dimanche 6 Mars - 17h30 Orgue À préciser</p> <p>Dimanche 3 Avril - 17h30 Orgue À préciser</p> <p>Dimanche 1^{er} Mai - 17h30 Orgue À préciser</p> <p>Dimanche 5 Juin - 17h30 Carte blanche à la Schola Cantorum</p> <p><i>Ces programmes sont donnés à titre indicatif et sont donc susceptibles de modifications.</i></p> <p>Entrée libre. Ouverture des portes à 18h, église chauffée en hiver.</p> <p>1 place Alphonse Laveran 75005 Paris. RER Port-Royal ou Luxembourg Bus : 27, 83, 91</p> <div style="text-align: center;">  </div> <p>Musique au Val-de-Grâce , Comité d'honneur : <i>Madame Irina Chostakovitch , Monsieur le Médecin général inspecteur Maurice Bazot, président d'honneur des Amis du Musée du Service de santé des armées, Monsieur le Cardinal Gianfranco Ravasi, président du Conseil pontifical de la culture.</i></p>